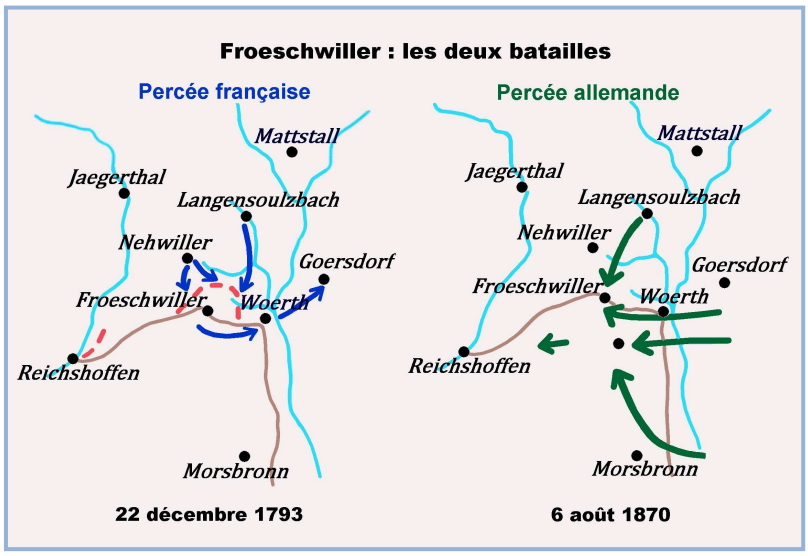
Frœschwiller le 22 décembre 1793, la Révolution en marche

Communication de Jean-François Kraft

Sommaire.

1- La situation en novembre 1793
2- Saint-Just : le Comité de Salut Public en Alsace
3- Les Armées en présence
4- Les plans pour la libération de l'Alsace
5- La bataille du 22 décembre
6- Les conséquences de la victoire

Quelques réflexions



A l'occasion du Congrès des historiens d'Alsace à Reichshoffen, il était difficile de ne pas évoquer, d'une manière ou d'une autre, l'histoire militaire locale si riche en événements.

Cependant, ce n'est pas de la bataille du 6 août 1870 dont je vais vous parler, mais de celle moins connue, mais non moins importante, du 22 décembre 1793 qui s'est déroulée quasiment au même endroit.

Si elle mérite votre attention, c'est qu'elle constitue le point d'orgue de la campagne de l'automne 1793 et de la succession ininterrompue des combats du 17 novembre au 28 décembre en Alsace. C'est bien ce succès qui a retourné le cours des événements et permis le déblocage de Landau, au moment d'ailleurs où Toulon aussi était libéré ! Enfin, elle met en scène des hommes exceptionnels alors que la Terreur impose son emprise sur tout le pays.

La situation en novembre 1793

Depuis le mois d'octobre 1793, l'Alsace du nord est occupée par les Autrichiens qui campent sur la ligne Saverne - Strasbourg. L'Armée prussienne garde le Palatinat en s'appuyant sur le col du Pigeonnier.

Cette situation est la suite de la perte du Palatinat par les Français, suivie de la capitulation de Mayence le 23 juillet, puis dans la foulée du siège de « Landau im Elsass » à partir du 19 août.

En octobre, les Prussiens s'avancent à Nothweiler, alors qu'il était question qu'ils descendent jusqu'à Saverne, et les Autrichiens prennent les lignes de la Lauter le 13 octobre.

Le 19, les Autrichiens sont devant Strasbourg.

C'est finalement une occupation limitée car l'offensive austro-prussienne traîne, n'est pas coordonnée et seule l'occupation de Haguenau et la prise de Fort Vauban ont un sens militaire et politique.

Le paradoxe, c'est que cette situation convenait parfaitement aux Alliés, qui détenaient une partie du pays en gage et qui pouvaient menacer la France : leur objectif n'est pas de rétablir la monarchie française, mais de se partager l'Europe et de maintenir la France en état de faiblesse. Son affaiblissement contente tout le monde, en particulier l'Angleterre qui occupe nos côtes et s'empare des colonies.

Les Alliés n'ont pas du tout compris que la Révolution ne s'arrêterait pas et que la Terreur mettrait fin aux révoltes internes et gouvernerait le pays. Ils se contentent des informations des espions qui décrivent un pays désorganisé, sans voir au-delà ; ils n'envisagent pas la défaite.

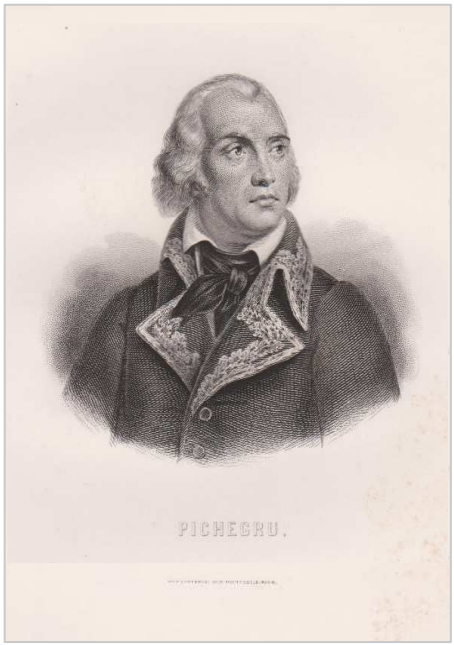
Mais la réponse française se prépare.

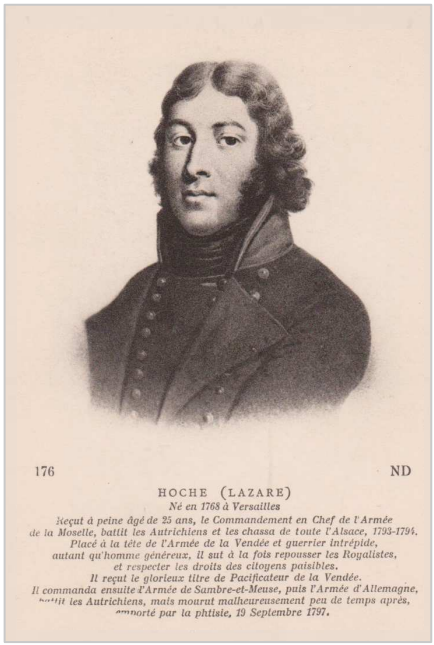
Saint-Just : le Comité de Salut Public en Alsace

- Saint-Just (25 ans) et Le Bas (28 ans) sont envoyés par le Comité de Salut Public représentants extraordinaires en Alsace avec les pleins pouvoirs ; ils vont ignorer les commissaires du peuple Beaudot et Lacoste qu'ils traitent avec mépris.

et protègent le petit peuple. Ils congédient les propagandistes de Franche-Comté, ils font arrêter Schneider qu'ils qualifient de « *charlatan cosmopolite* » et répriment les trafics.

En deux semaines, Saint-Just et Le Bas avaient conquis un prestigieux ascendant sur les soldats et





- Hoche (25 ans), soutenu par Carnot, membre du Comité de Salut Public et par Bouchotte, Ministre de la Guerre, est nommé à la tête de l'Armée de la Moselle le 22 octobre.

- Et Pichegru (32 ans), soutenu par Saint-Just et Robespierre, est nommé à la tête de l'Armée du Rhin le 23 octobre.

Au même moment, la Convention, décrétant que la guerre ne s'arrêterait pas avant la libération du territoire, a supprimé les quartiers d'hiver.

Cette période est bien connue et a fait l'objet de nombreux ouvrages ; j'irai donc directement aux résultats :

- la discipline est rétablie dans l'Armée et dans l'Administration ; les prévaricateurs, les défaitistes sont emprisonnés ou guillotinés. Les généraux doivent dormir avec leurs troupes ; l'exemplarité est de mise.

- l'Armée reçoit des subsistances réquisitionnées, non seulement en Alsace, mais dans l'ensemble des départements voisins ; Strasbourg doit livrer 20 000 manteaux et 5000 paires de souliers, et acquitter 9 millions de Livres.

- le Tribunal Révolutionnaire permet une gestion de l'opinion et un contrôle social par la Terreur, somme toute très efficace.

D'autant plus efficace que Saint-Just et Le Bas agissent avec justice et doigté ; ils réprouvent les abus de langage et d'autorité des commissaires du peuple l'ordre était rétabli.

Les Armées en présence

L'armée ennemie est une excellente armée aguerrie tout au long du 18ème siècle, mais qui fait encore la guerre comme sous Louis XVI ou du temps de l'Impératrice Marie-Thérèse : elle ne recherche pas l'anéantissement de l'adversaire, mais des gages en vue de négociations et, commandée par des aristocrates, elle ne se bat pas en hiver.

La divergence des objectifs entre Prussiens et Autrichiens est totale. Le Roi de Prusse, féru des idées libérales, voit la République avec bienveillance et, contrairement aux accords avec les Autrichiens, demande à Brunswick de ne pas dépasser Woerth pour ne pas affaiblir les Français. L'Empereur souhaite intégrer l'Alsace et une partie de la Lorraine dans l'Empire. La Prusse, la Russie, l'Angleterre n'y voient aucun inconvénient car c'est un bon moyen pour user l'Autriche en la détournant de la Pologne que la Russie et la Prusse sont en train de se partager.

C'est ainsi que, à son arrivée à Haguenau, le Comte Wurmser qui commande l'armée impériale fait une proclamation sans équivoque appelant les Alsaciens « *à rentrer sous une domination que la conformité de langage et de mœurs leur faisait sans doute regretter* ».

Alsacien, le Comte Wurmser de Vendenheim et de Sundhausen est âgé de 69 ans et il sert l'Autriche. Lorsqu'il a quitté l'Armée française, avec le grade de Colonel de Hussards, il est devenu chambellan de

l'Impératrice Marie-Thérèse. Sans doute ne s'est-il jamais senti intégré à l'aristocratie française et ses relations avec le Prince de Condé qu'il a sous ses ordres sont distantes. Ecquevilly, chef d'Etat-major du Prince de Condé, et Langeron, officier supérieur émigré qui ne rentrera en France qu'en 1814, ne manquent pas de signaler dans leurs Mémoires sa surdité physique, ce qu'ils transforment en trait de caractère.

Il est pourtant considéré comme un excellent général et c'est un orfèvre en la matière. Bonaparte lui a rendu hommage après l'avoir affronté en Italie en 1796-1797.

Sa seule faiblesse, c'est sans doute de ne pas avoir eu assez de poids politique auprès de Brunswick, de Condé et de la Cour de Vienne, mais c'était probablement volontaire.

Quant à Brunswick, il se contentera de repousser les assauts français et de conseiller à Wurmser de se replier ; sa seule intervention décisive sera au cours de la bataille du Geisberg où il protègera le repli autrichien.

Le Général Wurmser

L'Armée Impériale est excellente, mais elle est disparate, car elle se compose : de troupes allemandes de l'Empire (Bavarois, Palatins), de troupes autrichiennes de « *souche* » de Styrie, Carinthie et surtout de troupes hongroises et des frontières ; Valaques, Szeklers, Esclavons, Moraviens, etc… et, pour être complet, de l'Armée dépenaillée des émigrés français du Prince de Condé, qui regroupe trois bataillons d'infanterie et quatre divisions de Cavalerie, financée en grande partie par la Russie.

Hussard de Wurmser

Fortes sur le papier, les unités le sont moins en réalité car les maladies sont courantes. Selon une estimation française du début décembre, les effectifs autrichiens, de 61 000 en théorie, n'atteignent pas 35 000 sur le terrain

L'Armée française n'a pas encore réalisé l'amalgame qui ne sera effectif qu'au printemps 1794.

Elle se compose de troupes régulières, bien équipées, secouées par les épurations successives, mais dont la valeur combattante reste excellente : 2ème, 13ème, 24ème Régiments d'Infanterie, 3ème Hussard, 2ème, 4ème, 6ème, 7ème Chasseurs, etc…

Puis des bataillons de districts, armés après la levée en masse du 16 août.

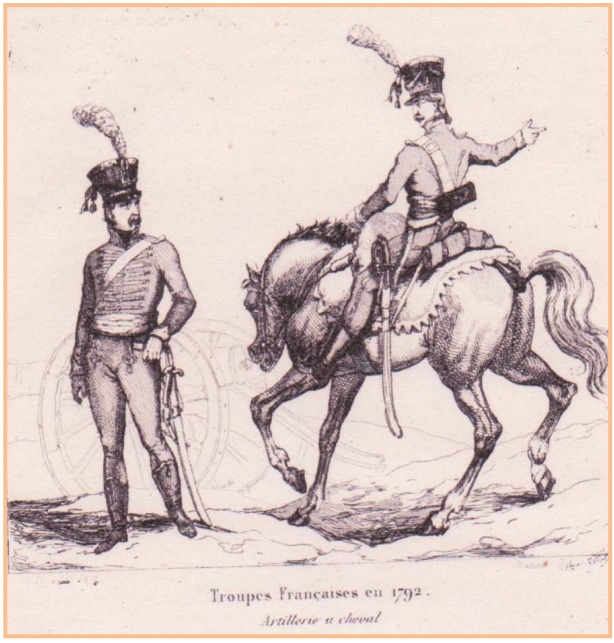
Mal armés et mal formés au départ, leur valeur combattante s'améliore au fil des combats grâce à une discipline républicaine très stricte mais qui n'empêche pas la désertion.

La tactique est adaptée au moral et à la faible instruction des nouvelles troupes : l'offensive par charges massives à la baïonnette est la règle que Carnot prescrit aux généraux : « *Soyez attaquants sans cesse et toujours avec des forces supérieures* ».

C'est un principe de la guerre révolutionnaire que l'on retrouvera de nombreuses fois dans l'histoire et qui est efficace.

D'un côté, les Alliés s'affaiblissent et, de l'autre, l'Armée française s'améliore avec les réquisitions et les arrivées massives des districts.

La troupe autrichienne



Les troupes françaises en 1792

Les plans pour la libération de l'Alsace

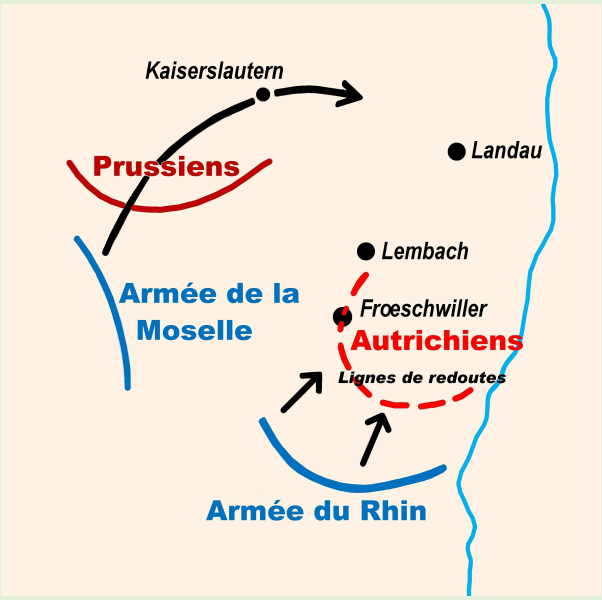
C'est dans ce contexte que la bataille de Frœschwiller prend tout son sens car c'est son succès qui va libérer l'Alsace et laisser cours au flot révolutionnaire qui ne cessera plus…

De la mi-novembre à fin décembre, deux plans préparés par Carnot se succèdent :

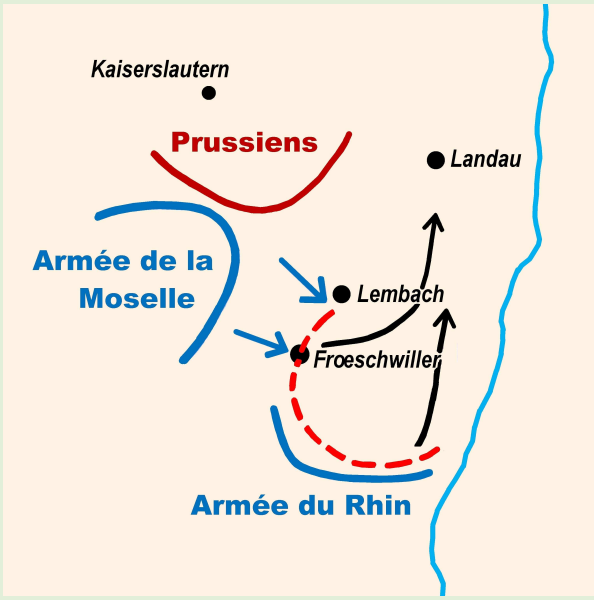
- Le premier n'aboutit pas. Hoche essaye de débloquer Landau en passant par Kaiserslautern du 28 au 30 novembre et c'est un grave échec. Pendant ce temps, Pichegru grignote les lignes autrichiennes du 18 novembre au 9 décembre et remonte jusqu'à la ligne Zinsel-Moder où il se heurte à la position des 28 redoutes autrichiennes fortement armées, destinées à conserver Haguenau et l'Alsace du Nord aux Autrichiens.
- Un deuxième plan est donc mis au point par Carnot et le Ministre des Affaires Etrangères Deforges à la mi-décembre :

- Iil part de la constatation que les Autrichiens se sont aventurés dans la plaine et que les Vosges, entre Lembach et Saverne, ne sont pas tenues par les Prussiens, ce qui fragilise la ligne des redoutes autrichiennes.
- Il est donc convenu de faire basculer l'armée de la Moselle sur l'Alsace afin de garder les débouchés des Vosges et de fixer les Prussiens au nord de Lembach.
- A partir de ces positions, l'Armée de la Moselle percera le flanc autrichien pour marcher sur le Geisberg et séparer les Prussiens des Autrichiens afin de les obliger au repli, ce qui dégagera Landau.
- Enfin, les Français comprennent qu'entre Gundershoffen et Lembach, les Autrichiens

1er plan d'attaque
17 novembre 1793



2eme plan d'attaque
12 décembre 1793



n'opposent qu'un rideau d'environ 2000 hommes, commandés par le Général Hotzé, excellents mais fatigués par les combats incessants.

La mise en œuvre sera pourtant difficile.

Alors que Niederbronn et Jaegerthal sont occupés dès le 8 décembre par l'Armée de la Moselle, Hoche veut l'emporter tout seul et fait attaquer le flanc autrichien sans discontinuer jusqu'au 14 décembre ; toutes les attaques sont repoussées alors que les Français ont l'avantage du nombre ; Taponnier, Soult, Helmstetter s'y illustrent.

Wurmser déclare : « *Les masses révolutionnaires sortent de terre comme des champignons* »

et encore :

« *Cette horde indigne de Français, cette canaille, a le nombre, elle se sauve quand on l'attaque mais elle s'enhardit parce qu'on la laisse attaquer tous les jours* ».

Aussi, Saint-Just rappelle-t-il Hoche à l'ordre.

Dans une lettre du 19 décembre, Hoche écrit à Bouchotte : *« Le lendemain de mon entrevue avec Pichegru (le 14 décembre à Niederbronn) les représentants du peuple Saint-Just et Le Bas prirent un arrêté pour que nous ayons à nous concerter sur les mesures à prendre pour délivrer promptement Landau* ».

Quand on sait que Pichegru avait la faveur de Saint-Just, que Robespierre s'impatientait et que Hoche agissait seul, on mesure tout le poids de cette injonction !

La bataille du 22 décembre

C'est de concert entre les généraux cette fois que le plan est monté, et c'est Hoche qui va conduire l'opération sur Frœschwiller.

La tactique est entièrement modifiée :

Jusqu'alors, les offensives n'avaient pas pris les redoutes de front car on essayait de les contourner par les vallées.

Cette fois, il est décidé d'attaquer de front le point le plus fort, le mieux défendu, Frœschwiller, protégé par

quatre redoutes et un redan, afin de faire sauter le verrou.

Hoche reconnaît le terrain le 21 et met au point la tactique :

- l'artillerie renforcée et positionnée à Nehwiller canonnera les redoutes dès 10 heures ;
- pendant l'échange d'artillerie, les troupes d'infanterie et de cavalerie progresseront pour se rapprocher ;
- à l'issue des premiers échanges, l'infanterie chargera les redoutes au pas de course avant que les Autrichiens n'aient le temps de recharger.
- La préparation psychologique n'est pas oubliée car Hoche fait courir le bruit que les Français sont démoralisés et qu'ils envisagent de cesser les offensives. Il est vrai que les désertions sont alors très élevées.
- Enfin, le matin du 22, l'armée française ouvre le feu, à la fois à Lembach sur les Prussiens afin de les fixer, et sur Reichshoffen pour ne pas attirer l'attention sur Frœschwiller.

Vue de Frœschwiller depuis Nehwiller

Il n'y a rien d'improvisé : Pichegru est devant Haguenau, les commissaires Beaudot et Lacoste à Niederbronn et Saint-Just et Le Bas à Bitche ; chacun attend.

Bien que la Convention ait décrété le culte de la Raison, il existe sans doute un dieu de la guerre car, le 22 au matin, Hoche bénéficie de plusieurs signes du destin :

- un épais brouillard recouvre Nehwiller et Frœschwiller, ce qui favorise les préparatifs et les approches,

- le général Hotzé est en déplacement à Haguenau et même s'il revient dare-dare, les Autrichiens sont laissés à eux-mêmes au début des combats ; c'est ainsi que le bois entre Frœschwiller et Langensoultzbach (le même bois où il y aura des combats sanglants en 1870) est évacué dès 11 heures par les gardes-frontières hongrois. Les redoutes sont isolées.

- Hoche échappe deux fois à la mort :

• une première fois, l'arbre sous lequel il se tient est coupé en deux par un boulet de canon et on le relève difficilement ;

• alors qu'il monte sur son cheval, celui-ci est tué par un boulet de canon et Hoche retombe. Il aurait alors déclaré en plaisantant : « *Ces messieurs veulent me faire servir dans l'infanterie* ».

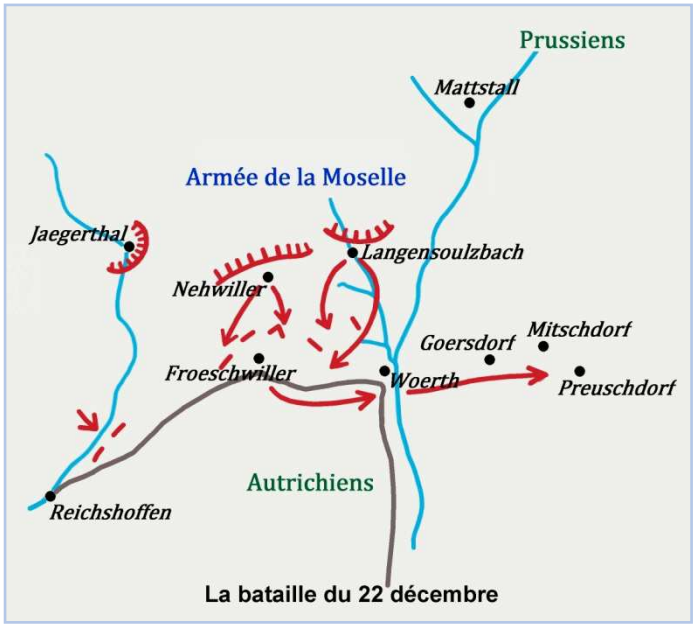
C'est à ce moment que l'infanterie doit se ruer à l'attaque des redoutes au pas de course ; il faut charger à découvert et les soldats hésitent ; Hoche se met à la tête du détachement qui doit prendre le redan n° 25 ½ et il crie : « *Camarades, à six cents livres chaque canon* ». Les soldats auraient alors répondu : « *adjugé* » et ils sont montés à l'assaut.

Dans la foulée, les redoutes tombent à la suite des unes des autres, submergées ; une seule, celle du Colonel Rosselmini résiste une demi-heure à cours de munitions.

On dit qu'une compagnie de grenadiers de l'Empereur qui tenait une redoute au nord-est de Frœschwiller n'aurait eu que cinq survivants.

En deux heures, la bataille est gagnée, Hoche a pris 16 canons, 20 caissons et fait 500 prisonniers ; les pertes françaises s'élèvent à 80 tués et 150 blessés.

Informé dès douze heures du succès français, Brunswick décide enfin d'envoyer des renforts sur le Liebfrauenberg ; mais c'est trop tard et Wurmser évacue Haguenau le soir même pour éviter l'encerclement. Sur place, Woerth, Goersdorf et Mitschdorf sont dégagés par les Français. Tout le dispositif allié a cédé.



La bataille du 22 décembre

Les conséquences de la victoire

- Forts de la victoire de Hoche, les commissaires du peuple Lacoste et Beaudot le désignent Général en Chef des Armées de la Moselle et du Rhin, le 24 décembre à Woerth, sans en référer à Saint-Just. Compte tenu des différends incessants entre Hoche et Pichegru, ils profitent de la victoire pour essayer de valoriser le sans-culotte Hoche contre le jacobin Pichegru.

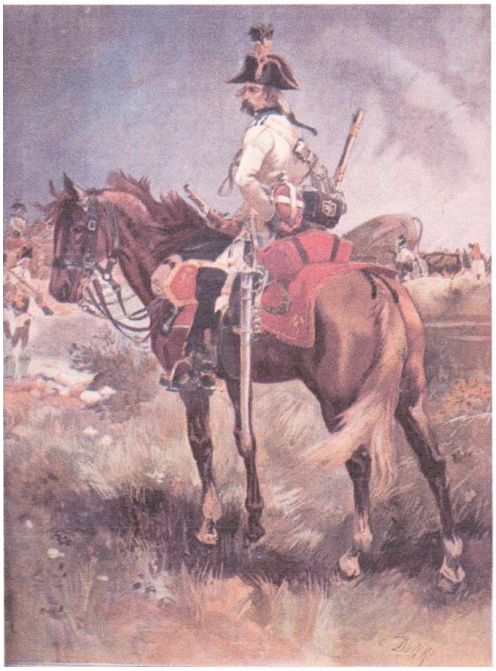
Saint-Just ne dira rien afin de ne pas nuire à l'unité de commandement ; mais il regrette et peut-être trouve-t-on là un germe de l'arrestation de Hoche qui aura lieu le 11 avril suivant ? Le Comité de Salut Public se méfiait de lui.

- Le 26 décembre les Autrichiens se regroupent sur le Geisberg, mais ils refusent la bataille au dernier moment ; ils sont bousculés par les Français mais se dégagent par des charges de cavalerie auxquelles participe Wurmser, et par une intervention musclée du Duc de Brunswick qui descend du Pigeonnier. Les Prussiens repartent dans les Vosges et les Autrichiens de l'autre côté de la Lauter. Ils ont perdu. Le 28 décembre, les deux armées étaient parties et Landau était libéré.

- En Alsace du Nord, c'est la triste période de la « grande fuite ». Celle-ci n'a pas commencé seulement après la bataille, mais elle prend alors une dimension infernale!

C'est un sujet si vaste et si peu évoqué que je ne vais pas le développer. Voici l'introduction de l'ouvrage de Rodolphe Reuss, « *La grande fuite de décembre 1793…* » :

« *L'exode douloureux de toute une population de 25 000 à 30 000 âmes, pour la plupart laboureurs, ouvriers, journaliers, se sauvant avec leurs femme et enfants loin de leur foyers*



Cavalerie autrichienne

sur la terre étrangère à la suite d'une armée ennemie battant en retraite m'a toujours semblé l'un des épisodes les plus caractéristiques de l'histoire de la Révolution en Alsace ».

Le 3 octobre 1794, la baronne de Bode, anglaise qui habitait près de Seltz, écrivait : « *Les patriotes ont de nouveau occupé toute l'Alsace et commis les plus terribles excès, égorgeant de la façon la plus inhumaine tout ce qui leur tombait sous la main, vieillards, femmes et enfants ; toute cette partie de l'Alsace est dans la désolation ; tous ceux qui ont pu le faire se sont enfuis* ».

Quelques jours plus tard, le Directoire du Bas-Rhin envoyait deux commissaires spéciaux à Haguenau afin d'y hâter la confiscation des biens de ceux qui avaient fui, dès lors qualifiés d'aristocrates.

Après la libération de Wissembourg, Hoche écrit : « *Les riches habitants ont accompagné les ennemis dans leur fuite. Ces scélérats ne méritent aucune considération. Bon voyage, nous avons leurs biens !* ».

C'est ainsi que les commissaires Lacoste et Beaudot écrivent le 14 janvier 1794 : « *Nos prises sont immenses et l'émigration des 2/3 des habitants du Bas-Rhin ajoute beaucoup à notre bonheur* ».

En effet, les biens des fugitifs sont aussitôt saisis et revendus au bénéfice de la République, mais aussi de nombreux révolutionnaires. Quant aux fugitifs, considérés comme émigrés, ils ne peuvent plus rentrer en Alsace, alors que la plupart avaient été réquisitionnés ou parce qu'ils avaient tout simplement peur. Il faudra attendre après le 18 Brumaire pour qu'ils puissent tous rentrer et ne rien retrouver de leurs biens.

Sans doute en reste-t-il encore quelque chose en 2016 dans la mentalité de l'Outre-Forêt.

* * *

Quelques réflexions

- Je me suis rendu compte en étudiant cette période qu'elle n'était pas ni très connue ni très étudiée ; pourtant, elle constitue une page incontournable de notre histoire locale, mais aussi nationale. Les sources historiques sont abondantes, comme les rapports des Armées au Ministre ou les publications du Comité de Salut Public et les nombreuses Mémoires.
- Hoche a généralement le beau rôle dans les livres d'histoire ou les récits officiels, comme les ouvrages d'Adolphe Chuquet, l'autorité en la matière.

Certes, il est au combat tous les jours, mais ses opérations apparaissent brouillonnes, peu cordonnées et il faut la menace de Saint-Just pour que la collaboration avec Pichegru devienne efficace et qu'une opération d'envergure soit montée et réussisse.

Je pense que l'histoire officielle a logiquement promu Hoche, le fils du peuple, pacificateur de la Vendée, plutôt que Pichegru, le jacobin froid et réfléchi, ami de Saint-Just qui finira par se détourner de la Révolution.

- Enfin, j'éprouve de la sympathie pour le général Wurmser, le vieil Alsacien qui s'accroche à Haguenau pour protéger les Alsaciens qui lui apparaissent étrangers à la guerre idéologique qui se déroule sous leurs yeux. Il y a une grande absente dans les combats : l'Alsace du Nord qui ne sait plus où elle est et qui s'enfuit dans la terreur.
- Chez les Alliés, personne n'a compris, ni saisi encore l'amplitude du phénomène révolutionnaire qui va bouleverser l'Europe et modifier les conceptions militaires.

On fait la guerre avec rage ; durant les 9 mois de campagne, de Mayence à la retraite alliée, on estime les pertes françaises aux alentours de 40 000 contre 18 000 pour les Alliés. Les Alliés ont pris 84 canons de campagne, 111 dans les places et les Français 38.

Comme il est écrit dans le journal du Grand Etat-Major prussien :

« *Malgré plusieurs victoires, la discipline, le savoir militaire et la bravoure supérieure durent céder devant la supériorité de la volonté ennemie*. »

Chateaubriand avait une prémonition : « *En menant la France à la guerre, on a appris à l'Europe à marcher ; les masses ont multiplié les masses* ».

La bataille de 1870 lui aura donné raison.

******